

Bouisset Maïten, « Le Corbusier était terriblement fragile », *Le Matin*, 30 novembre 1984.

Iannis Xenakis: « Le Corbusier était terriblement fragile »

Maïten Bouisset [?]

1984

[26]

Le compositeur Iannis Xenakis est entré dans l'agence de Le Corbusier en 1947 et a collaboré avec lui pendant douze ans. Nous lui avons demandé ce qu'il pensait à la fois de l'architecte et de l'homme.

LE MATIN. - Quand avez-vous rencontré Le Corbusier?

IANNIS XENAKIS. - Je ne connaissais pas Le Corbusier de réputation quand je suis arrivé en France et d'ailleurs l'architecture ne m'intéressait absolument pas. J'étais un fugitif, un exilé. J'étais ingénieur diplômé de l'École polytechnique d'Athènes et il fallait que je gagne ma vie. Je suis donc rentré dans son agence, comme ingénieur d'abord, comme architecte ensuite, et je dois dire qu'à son contact j'ai vraiment pris goût à l'architecture. Au fond, je rencontrais là le même type de problème que ceux que je rencontre dans la composition et pour moi le travail de Le Corbusier était une sorte de pont entre architecture et musique.

J'ai travaillé au côté de Le Corbusier et, entre autres, sur l'Unité d'habitation de Marseille, à la réalisation du couvent dominicain de La Tourette et aussi à la conception du pavillon Philips de l'Exposition universelle de Bruxelles. À la fin, nous nous sommes affrontés.

C'était inévitable. En France, il y a cette tradition archaïque qui veut que le patron signe seul et signe tout. Pour le couvent de La Tourette, j'avais mis au point, entièrement seul, le programme et quant au pavillon Philips, j'en avais totalement conçu l'architecture. J'avais apporté là des idées que Le Corbusier avait acceptées et récupérées. Et il était terriblement frustrant de ne pas être associé à l'oeuvre définitive, cela malgré l'admiration et surtout l'estime que j'avais pour lui, qui, je l'ai compris par la suite, était réciproque.

LE MATIN. - On a souvent dit que les réalisations de Le Corbusier, pour la villa Savoye en particulier, péchaient par la fabrication. En tant qu'ingénieur qu'en pensez-vous?

IANNIS XENAKIS. C'est vrai. Ce fut aussi le cas pour le Pavillon suisse de la Cité universitaire et pour le refuge de l'Armée du Salut. Mais il faut dire à sa décharge que Le Corbusier utilisait et confrontait des matériaux qui étaient encore dans une phase expérimentale, et il devait improviser à chaque instant. Il était d'abord un plasticien. L'esthétique dominait tout, ensuite il fonctionnait plus par intuition que par savoir technique réel. Il a senti son époque comme très peu et, dans la mesure où il a balayé l'ornementation au profit des formes pures, il était totalement à l'avant-garde, ce dont il était d'ailleurs parfaitement conscient.

LE MATIN. - Comment était le personnage?

IANNIS XENAKIS. - C'était un homme élégant, avec une certaine prestance, imposant même. Mais c'était un homme très fermé. J'ai toujours pensé qu'il était extrêmement sensible, terriblement fragile aussi et qu'il devait perpétuellement se protéger sous une carapace faite d'ironie, de malveillance, d'agressivité, d'aigreur et même parfois de mépris. S'il professait volontiers une certaine admiration pour Perret, Gropius ou Jean Prouvé, il avait en général la dent plutôt dure vis-à-vis de ses confrères.

Je me souviens qu'une fois - cela devait être un dizaine d'années avant sa mort - nous étions dans un taxi, et il m'a dit: « Que d'échecs! » Je crois que non seulement il exprimait là le sentiment de ne pas être un architecte reconnu - il a en fin de compte très peu réalisé - mais encore celui de ne pas être un peintre reconnu, et il tenait énormément à son oeuvre de peintre. En double échec en somme... cela ne devait pas être facile à vivre...

Propos recueillis par M. B.